

## TA GUEULE !

*TA GUEULE ! est une farce pour Soprano, Nain et Vieux. La Soprano peut avoir entre vingt et cinquante ans. Le Nain idem. Le Vieux peut avoir l'air vraiment vieux. Les didascalies peuvent être jouées.*

### 1

#### LE TROU

*Dans la nuit profonde, c'est L'Internationale – au piano et sans garantie, sans illusion, à cause de la nostalgie qui hante tout être humain digne de ce nom –. Une hypothèse. Maintenant le soleil s'est levé. L'horizon progresse en sagesse sur un champ labouré, de l'autre côté d'une baie vitrée qui embrasse fougueusement toute la largeur du plateau. La Soprano joue du piano en chemise de nuit. C'est dire l'intimité, la sobriété du moment et du lieu. Le piano et son tabouret occupent seuls l'espace intérieur. Le sol est net comme celui d'une kitchenette flamande. Le Nain est recroquevillé sous le piano ; un chien dans sa niche, pas davantage, mais vêtu d'un pyjama. Le Vieux est accoudé au piano. C'est un vieux-beau usé qui sait prendre la pose. Sa tenue est disparate. Nous proposons un gilet pare-balles pourvu des poches nécessaires aux didascalies. Fin de L'Internationale magistralement exécutée.*

LE VIEUX : "Ta gueule, je lui ai dit, ta gueule. Creuse." Il creusait vite mais pas assez. La terre était gelée. Du béton. On dit ça mais c'est quand même moins dur. Au-dessus il y avait tout pour plaire : les corbeaux, les nuages. Autour c'était la brume et les champs de betterave. Ça soufflait. Un vent qui transperce. On sent ses os, les muscles dessus, les manteaux ne servent à rien. Un coup à attraper une pneumonie, surtout nu-tête comme j'étais. Lui, au moins, à creuser, il n'avait pas froid ; et puis il était du pays, il avait sa casquette. On avait convenu qu'il creuserait. Il creusait. J'allais pas l'aider, chacun son rôle. "On va pas rester jusqu'à la fin des temps". J'ai dit ça calmement. Il m'a regardé. Il se foutait de moi. Brusquement, il a accéléré la cadence. La pioche a heurté une pierre. J'ai vu une étincelle. Il a jeté la pierre sur le tas de terre et il s'est remis au travail. Oui c'était un travail. Dix coups de pioche, trois pelletées de terre. Le vent qui siffle. J'ai failli lui prendre sa casquette tellement j'avais froid au crâne, mais l'idée de la crasse et de la sueur qu'il devait y avoir dedans m'a retenu. Objectivement, il travaillait bien. J'aurais pas dû lui

faire des reproches. C'est important le travail. Mais je me vengeais du froid. Ça durait depuis un bon quart d'heure. Il a marmonné quelque chose et je lui ai dit de répéter. Il était enfoui dans le trou jusqu'au ventre. Il a répété : "On va quand même pas planter un arbre". Ça m'a fait rire, lui aussi il a ri. Avec ses dents ébréchées le vent a dû lui siffler dans le gosier. Je lui ai crié de fermer sa gueule et de creuser.

LA SOPRANO : D'un amour il ne reste jamais rien - jamais -.  
Hors de moi s'échappent les sentiments, un à un.  
Goutte à goutte d'un supplice où je ne suis rien.  
Ni plus ni moins que cette séduction que je hais.  
Et, lentement, m'accable mon image fugace :  
Cette pluie de baisers dont il me couvre nuit et jour,  
je n'en vois pas même la moindre trace.  
Il faudrait rester seule, ce serait ça de pris.

LE NAIN : Elle va sortir l'agenda de sa poche, le feuilleter longuement. Tous les rendez-vous qu'elle a, qu'elle a eus, qu'elle aura. Elle récapitule, elle fait le bilan, elle soupire.

*La Soprano soupire effectivement, tire un agenda de sa poche, le feuillette effectivement. Il faudra donc que la chemise de nuit soit nantie des appendices adéquats – utile aussi pour glisser un mouchoir et ces petits riens qui garnissent les nuitées.*

LE NAIN : Je la connais sur le bout des doigts. Ces temps-ci elle est très prise. Elle doit vivre un grand amour. Ou un amour de poche, elle ne sait pas encore.

*La Soprano range son agenda humide de souvenirs et d'espérances.*

LE NAIN : Elle a oublié mon trente-troisième anniversaire. Je n'irai pas travailler aujourd'hui. La nuit tombera, je me retirerai dans ma chambre. Ou bien je viendrai me peletonner à ses pieds et elle me caressera distraitement la tête. J'ai beaucoup de motifs de me plaindre.

*Ici Le Nain mord la cheville de La Soprano. Elle crie, ne se penche pas. Aime-telle cela ? Le Vieux oui, sans aucun doute : il se casse, s'accroupit et regarde. Encore un qui apprécie les sensations fortes. Son corps ne les distille qu'à doses homéopathiques. Il se débrouille.*

LE NAIN : Jamais tu n'as voulu de moi. Tu m'appelles le boucher, moi qui ne fais pas de mal à une mouche.

LA SOPRANO : Tu m'as embrochée, oui. En plein décembre.

LE NAIN : Je ne me souviens de rien.

LA SOPRANO : Ben voyons.

LE NAIN : J'ai toujours été discret, attentif, doux, précautionneux. Le cœur droit comme un i. Je prépare quatre repas sur cinq. Et le ménage ? Et les gâteaux d'anniversaire ? Tu te mets les pieds sous la table.

LA SOPRANO : Je n'ai pas besoin d'un domestique.

*Noir. Il peut s'agir d'un noir théâtral - mais pas d'un petit noir, de ceux qu'on s'enfile sur le frigidaire de la cuisine, histoire de se donner du cœur au ventre -. Dans ce cas, pensons à disposer sur le sol flamand une bouteille thermos et des gobelets déjà fumants d'envie. Qui sert à boire ?*

*Debout, La Soprano et Le Vieux regardent par la baie. Nous ne voyons que leurs dos. Vision très pure que celle de l'aube contemplée par un couple, même disparate.*

LA SOPRANO : Rien que la peur, rien que l'oubli, la peau si douce,

Disait-il, surtout les fesses, chaudes comme la mousse.

Ils disent tous cela, c'est flatteur en un sens.

Quand je m'accroupissais sur eux régnait l'absence : territoire nu, corps à corps, brames langoureux,

Feinte, ils n'en finissaient pas d'être amoureux.

*Le Vieux ouvre brusquement un panneau de la baie. Il extrait d'une poche de son gilet un sifflet à roulette attaché par une chaîne en plaqué or. Il siffle - quelle violence chez un homme d'âge ! -.*

*Une rafale de vent du Nord envahit l'espace.*

*Si lence.*

*Le Vieux se retourne, vient au centre du plateau. Plié en deux, il utilise le sifflet au bout de sa chaîne comme un pendule. Cette manipulation requiert maîtrise et concentration. Le Vieux les possède à fond, privilège de l'expérience, d'années usées à sonder le monde et les reins.*

LE NAIN : Quand il siffle, elle s'absente toujours.

*La Soprano s'affaisse lentement. Dans le mitan de son foyer, on explique qu'elle tombe en paradis. C'est très joli. Son cœur bat si faiblement qu'elle redevient Eve et tombe dans les pommes.*

LE NAIN : C'est bien ce que je disais. Tout est prévu. Toujours prévu. Elle préfère ne pas le voir. Elle s'arrange pour filer à l'anglaise.

*La lumière baisse jusqu'au noir. C'est à dire qu'un nuage obscurcit le soleil suffisamment longtemps pour permettre à deux des protagonistes de s'éclipser pour babiller, s'éponger le front ou les*

*aisselles, boire un verre d'Evian, alors qu'ils pourraient déguster du café bouillant à l'ombre tutélaire du grand piano.*

*Quand le nuage s'est dissous - un sucre dans le soleil levant ! - Le Vieux est seul et le pendule fonctionne toujours. On dirait qu'il se lave les mains et que l'eau dégoutte de ses doigts sans vraiment jamais chuter. Quel magnétisme.*

LE VIEUX : Saloperie de pays, j'y habiterais pour rien au monde. Quand même ça taille un homme, le froid... Il creusait avec une régularité incroyable. Les nuages il s'en foutait. Il était concentré sur son travail. "Fissa !". Cette fois j'ai hurlé. "Fissa !" Je devenais un bloc de glace, moi. Il y a eu un envol d'oiseaux, des corbeaux ou je ne sais quoi, pas très loin. Je leur avais fait peur. Lui, ça l'a arrêté, il a regardé les oiseaux, il a haussé les épaules, et il s'y est remis. "Dans dix minutes, ça doit être fini". Il restait, dix minutes, il fallait être clair : j'allais pas passer la nuit ici. L'après-midi était bien assez sombre.

VOIX OFF DE LA SOPRANO : Oh les déclarations d'amour m'amour,

Oh les plaintes où ils m'aimaient pour toujours.

J'aimais cela oui oui cela jusqu'à mourir - Mais un jour ou l'autre cela les faisait rire.

*Le Vieux fait briller la chaîne de son sifflet à la lumière avant de le rempocher tranquillement. Il apprécie les scintillements qui lui rappellent les fêtes foraines de sa jeunesse, les cités aperçues à des kilomètres, clignotantes dans la brume des crassiers, où l'attendaient d'aimables personnes parfois agrémentées de roquets. Il s'arrêtait au sommet d'un escarpement pour songer aux plaisirs de la ville. Tout cela est définitivement clos - pourtant les pensées vagabondes, rien ne les empêche, un clignement de lumière les ressuscite. Dans ce cas, il faut faire bloc avec la sensation de crainte qu'elle ne vous emporte vers des contrées impossibles à explorer désormais -. C'est pourquoi le noir tombe, soyeux linceul. Si Le Vieux boit un café, il s'agit d'un moka.*

*Quand la lumière écarte les cumulus, Le Nain est debout, de face, dans l'encadrement de la baie ouverte vers les spectateurs - pourvu qu'ils occupent toujours les fauteuils de velours grenat -. Bras et jambes écartés, Le Nain s'arc-boute des mains au linteau. Il s'agit d'un travail temporaire, aussi s'acharne-t-il, sinon il risquerait de manquer l'embauche définitive. Les contrats de travail sont rares, on doit les mériter. Derrière lui, La Soprano appuie des deux poings sur ses reins. Elle cherche à provoquer la chute du Nain. Il résiste. Elle a de l'énergie à revendre et lui donc. Un vrai couple lutte à l'infini jusqu'au tombeau.*

LE NAIN : Regarde les cerisiers, qu'elle dit, regarde les cerisiers en fleurs. Monte là-dessus et tu verras Montmartre qu'elle dit, monte là-dessus. Mais voilà : je lui gâche la vie, qu'elle dit, je lui gâche la vie, voui-voui, qu'elle dit.

LA SOPRANO : ...Et, très lentement, obscurément, je songeais :

S'il vient à moi encore une fois, je l'aimerai

Soleil bleu pâle dans mes veine, ruisselant.

Qu'il me déchire - n'est-ce pas le rôle d'un amant ?

Au Grand-Hôtel où nous nous connûmes d'abord,

A l'arrière de sa Mercedes, étincelante comme l'or

Qu'il me promet pour tirer un coup, deux, trois coups

Quand j'ouvris sa braguette, il croyait mon extase

Vraie : je voyais la chose raide comme une stase.

Bâton qu'il convient d'assouplir, qu'il devienne flasque

Pour que l'homme reprenne le volant, fiasque

Emplie de mes regards énamourés. Autonome

Qu'il bondisse sur la route vers son travail d'homme.

*Le vent du Nord s'agite à nouveau. La chemise de nuit de La Soprano volette, découvrant davantage d'agréables jambes. La fraîcheur de l'aube mène au mouvement : La Soprano taquine les dix doigts du Nain. Cette charmante gymnastique produit l'effet escompté. Les phalanges décollent du linteau. Mieux vaut douceur que force ! Le Nain résiste deux ou quatre secondes puis se laisse aller dans les bras fuselés et potelés de La Soprano. Elle l'aide à descendre, et mieux : à s'allonger à même le sol flamand. Il est aux anges.*

LE NAIN : Cette nuit qui fut sereine quand tu ne l'étais pas. Cette nuit sera sereine quand tu ne le seras pas. Cette nuit est sereine. Entre nous ça va bien de mieux en mieux. Les désappointements sont le lit des amants parfaits. Elle dit qu'on a eu de bons moments.

LA SOPRANO : Tu te souviens du goût du melon ?

LE NAIN : J'ai dû quitter le lit douillet, aller dans la cuisine, couper une tranche de cucurbitacée jaune paille. Elle en mange un peu, elle m'en fait goûter. Le reste, elle se le fait glisser, à n'en plus finir, sur le sexe.

LA SOPRANO : C'était plus doux que les plus douces des lèvres. Et le rocher, tu te souviens du rocher ?

LE NAIN : Il n'y a jamais eu de rocher.

*La Soprano, d'une torsion élégante, s'agenouille, se penche, une main sur le cœur, et embrasse Le Nain sur la bouche. Il y a longtemps que cela ne s'était pas produit. L'effet de surprise se double d'un bruit de succion. Quand les lèvres stoppent, Le Nain est enthousiaste :*

LE NAIN : Debout sur un rocher, appuyé d'une main sur une canne, un homme contemple les flots déchaînés. Ses cheveux sont pris dans la tempête. D'un instant à l'autre il pourrait se jeter dans l'océan - mais l'amour le retient d'une main ferme.

LA SOPRANO : Il n'y a jamais eu de rocher.

*Noir. Il ne s'agit pas d'un noir obligatoire, mais un café reconforte et fortifie les sens.*

*Par la suite la lumière est crépusculaire. Non que le jour se soit effondré, mais parce la Soprano et Le Nain forment une manière de piéta. Le Vieux entre résolument par la baie. Il est hors d'haleine. Grâce à un subtil micro-cravate, on entend son souffle très amplifié. Il enlace la Soprano et Le Nain, les tient serrés tandis qu'il parle, serrés contre son gilet pare-balles. Il les a trouvés sur une plage déserte, rejetés parmi les excréments, il les a sauvés de la solitude. Il les aime comme un fils aime sa mère surgie de sa mémoire longtemps après son décès ; comme un sculpteur retrouve sa sculpture balafmée par le temps.*

LE VIEUX : Il croyait au Père Noël, que j'allais lui permettre de boire un coup. J'avais oublié mon thermos dans la poche de mon manteau. Je m'en suis souvenu : du café bien chaud. Quand j'ai dévissé le bouchon, un peu de fumée s'est échappée. J'ai bu une rasade. J'aime pas boire du café à cette heure-ci mais ça fait du bien par où ça passe. J'ai bu une bonne rasade. Il m'a vu. Il a tendu le bras vers moi. Sans rien dire. Peut-être que s'il avait demandé, je lui aurais permis de boire - après tout j'en avais rien à foutre -. Mais il a seulement tendu le bras. Une exigence ! Chacun sa place : je lui ai dit : "Non". Son bras s'est baissé, il a saisi la pioche. J'ai cru qu'il allait me menacer, à cause de ses yeux. Des yeux clairs. On ne sait jamais avec ces yeux-là. Mais il a recommencé à creuser.

*Il extirpe un thermos d'une poche, le débouche, s'enfile une rasade. Il tend le thermos à La Soprano. Elle boit. Le café est amer. Il empêchera tout le monde de dormir. Tant mieux.*

LE NAIN : Chaque soir, en rentrant du bureau, je vais acheter du pain. Le pavé est humide donc glissant. C'est une rue étroite, donc il y a peu de voitures. Mais elles arrivent vite, trop vite compte tenu de l'étroitesse de la rue.

*La Soprano tend le thermos au Nain. Il le repousse. Le Vieux maintient Le Nain et La Soprano le fait boire. Elle donne le biberon à un bébé récalcitrant. Elle croit agir pour son bien tandis qu'elle engendre souffrances et griefs.*

LA SOPRANO : Oh les déclarations d'amour m'amour.

Oh les plaintes où ils m'aimaient pour toujours !

J'aimais cela oui oui jusqu'à mourir - Mais un jour ou l'autre cela les faisait rire.

*Noir. Noir profond. Noir de Chine. Noir qui papillonne devant des prunelles devinant encore la lumière. Il serait temps de lire dans le marc de café.*

*Quand la lumière reprend sa course ordinaire, La Soprano est assise devant le piano. Elle ouvre le couvercle du clavier, essaie de jouer. Rien. Aucun son. Elle se lève, soulève le couvercle de la caisse dont elle extirpe Le Nain. Cette image d'accouchement est facile. Tant pis. Quiconque plaque son ventre contre un piano sent naître en lui des forces troubles, les éléments se déchaînent, l'intestin gargouille, la musique s'élève, geysers dans un paysage ravagé. Certains parleront d'orgasme. La Soprano, elle, défroisse sobrement Le Nain. Entendons-nous : il porte désormais une chemise nocturne, réplique de celle de La Soprano. On dirait une aube d'enfant de chœur salie avec simplicité durant le sommeil. Le plissé en a pris un coup.*

LA SOPRANO : J'appris à jouer pour lui des airs romantiques

Qu'il avait entendu sa mère jouer sans espoir,

Valses, nocturnes, et des javas nostalgiques.

Canailles, agrémentés de champagne, le soir...

LE NAIN : Au bout de la rue, je voyais la boulangerie. C'était si beau : la masse blanche des pains dans la vitrine illuminée, les murs bleus derrière avec les néons roses dans les miroirs...

*Cela suffit. La Soprano tire Le Nain par l'oreille jusqu'au tabouret du piano. Il s'agit d'un tabouret rond, bourré de capitons qu'on a envie d'arracher. Le Nain s'est assis sans râler. Le tabouret n'est évidemment pas réglable : les menottes du Nain ont du mal à exécuter une marche militaire. Quelle marche ? Laissons le choix aux metteurs en scène bien qu'ils soient rarement musicologues. Comme d'habitude, le son est très amplifié, si terriblement entraînant qu'il emporte La Soprano dans une java. Comme elle danse de tout son corps endiable ! Le Nain a fini de toucher le clavier. Il se tourne vers La Soprano. Il rayonne. Elle tourne avec l'efficacité que procure le vertige. Vingt secondes de pur plaisir pour la salle et la scène. Le sol flamand est propice à la plante des pieds. Les virevoltes, puissantes et fines, prouvent que La Soprano aurait fait une danseuse honorable. Les meilleurs moments s'alanguissent pourtant : la danseuse redevient femme et récompense le musicien d'un baiser sur le front. Le Nain profite de la rareté de l'instant : il saisit la main droite de La Soprano et la fourre sous sa chemisette de nuit.*

LE NAIN : Parce qu'il y a peu de voitures dans cette rue, il y a beaucoup de pigeons. Ils occupent la chaussée. D'autant qu'on leur donne du pain. Des pains rassis qui viennent de la boulangerie. Le pain est mouillé pour que les pigeons puissent le manger facilement.

*La Soprano ôte sa main. Des doigts, elle esquisse l'envol d'un oiseau. Elle rit. Le Nain rit aussi. Comme ils sont heureux ! Puis elle lui arrache sa chemisette. Le voici en homme avec son falzar*

*de pyjama. La chemisette forme un tas sordide sur le sol flamand. Finalement, La Soprano la plie et la range dans la caisse du piano. Les cordes ont une résonance, très amplifiée comme toujours. Le Nain est statufié. Un liquide coule sur le sol. Il provient à 90% des jambes de pyjama.*

LE NAIN : Parfois elle me prend la main, parfois elle s'enfuit, parfois je la soigne. Parfois nous pleurons. Parfois tu es morte.

LA SOPRANO : Gros loupot. P'tit Quinquin. Terre de Sienne. Bande annonce. Crime parfait. Crachat. Franco. Nivellement par le bas. Je m'paierais bien un p'tit jeune. Frère miroir. Tristan et Isolde. Histoire de l'art. Coutelas. C'est ça : coutelas.

LE NAIN : Coïtelas.

*Il rigole.*

*Noir. Les protagonistes s'enfilent du jus de chaussette.*

*Le Vieux profite du noir et prend du bon temps devant la baie. C'est le soir avec la Grande Ourse, la Voie lactée, il y a des moustiques. Distingue-t-on sa silhouette de dos ? Oui. Il porte un appareil photo muni d'un flash bientôt éblouissant. La baie est grande ouverte. Le vent du Nord souffle - la contrée est propice aux épanchements célestes -. L'éclair du flash est une surprise pour les spectateurs. Le théâtre entier sursaute. Les appliques centenaires sont éblouies. Le Vieux vient de photographier la campagne. Miracle de la technique contemporaine : la photo emplit immédiatement l'horizon. Une fosse, profonde, au milieu d'un champ labouré s'affiche presque en gros plan. La photographie s'efface lentement, à regret, comme dans n'importe quel cerveau - en communion avec la disparition progressive du vent -. Dans le silence et le noir revenu, une respiration humaine s'élève, augmente ; elle est tonitruante, haletante : il s'agit de la respiration de l'homme qui creuse le trou. Les saccades de ses poumons se mêlent à celles d'une femme en train de faire l'amour au top niveau.*

*Quand la lumière refait surface, lentement comme une bulle gonfle avant d'exploser, la baie s'est évanouie. L'espace est maintenant un champ labouré, prêt aux semilles, aux passages incessants des tracteurs, des charrues et des agriculteurs. Seuls émergent le piano, son tabouret et son clavier. Récifs violemment éclairés, ils brillent de mille feux fascinants. La Soprano est allongée sur le dos et sur la terre fertile. Loin d'elle, Le Vieux fait la sieste. Le Nain trotte d'un point à l'autre. A l'instar d'un toutou marquant son territoire, il effectue de brusques zigzags. Il ne pisse pas - comment exiger cela d'un acteur, fût-il Nain ? -. Dans quelques instants, il interrompra ponctuellement sa course pour venir fracasser les touches du piano. Si la technique l'autorise, il serait bon que l'instrument jouisse à chaque fois de la chute de ses petits poings - au pire, un coup de spot fera l'affaire. Pensons également au laser acéré qui incise les cintres et les*

*pendrillons poussiéreux.*

LE VIEUX : Les dix minutes étaient écoulées. Sa tête dépassait seule du trou. Avec la terre autour, en tas, ça ressemblait à la bouche d'un volcan. Il avait respecté l'horaire. Moi aussi : je me suis approché et j'ai tapoté de l'index le cadran de ma montre. Aussitôt il s'est arrêté de creuser. De la terre roulait encore sur le tas à côté. J'ai pris une motte et je l'ai écrasée entre mes doigts : elle s'effritait comme du pain rassis.

*Percussion du piano.*

LA SOPRANO : Et je suis tombée enceinte de ses œuvres.

J'allais lui donner le fruit de mes entrailles :  
D'emblée, j'ai dit : "ceci n'est pas une manœuvre  
Pour t'enclorre. Si tu veux, je prendrai une tenaille,  
L'arracherai de mon ventre", - mais je pensais :  
L'homme de ma vie va tomber à genoux, offrir  
Mille baisers à mes seins d'où coulera le lait.  
Fier de sa race, il ne me fera pas souffrir.

LE NAIN : Les pigeons tapissent la rue. Comme c'est joli. On dirait une tapisserie chatoyante. Ils picorent, ils se bousculent, volettent les uns sur les autres. La lumière ricoche sur leurs plumes.

*Pan sur le piano.*

LE VIEUX : "Chose promise, chose due". C'est ce que je lui ai dit. Il a répondu : "Oui, je sais". Son assurance m'a foutu en colère. Il a ajouté : "C'est vous qui refermerez le trou".

*Le piano.*

LE NAIN : Plus j'avancerais vers eux, plus j'étais fasciné : toutes ces couleurs mouvementées réjouissaient le regard. Ils mangeaient vraiment très vite. Le boulanger était un brave homme de penser aux oiseaux.

LA SOPRANO : Il m'offrira son nom, une maison de maître  
Où nous coulerons des jours de plénitude  
Autour du bambin qui viendra de naître ;  
Nos vieux ans échapperont à la solitude.

*Piano.*

LE VIEUX : Après, il m'a tendu la pioche et la pelle, d'une seule main. Je les ai prises et je les ai jetées au sol. Le bruit m'a semblé énorme. Il a dit : "Merci bien".

*Piano.*

LA SOPRANO : Il est entré dans une rage si noire :  
La Mercedes a fait une embardée sans espoir.

LE NAIN : Une voiture s'est engouffrée dans la rue, à toute vitesse. Les pigeons, aussitôt, se sont envolés.

LE VIEUX : J'ai sorti le revolver. Il n'a pas bronché. Quand je l'ai armé, il a dit : "ça va pas être beau".

*Percussion du piano. Ce serait parfait si Le Nain et La Soprano, là, ensemble, poussaient un cri léger, à leur façon.*

LA SOPRANO : La glissière de l'autoroute est arrivée  
Vite, sans qu'il laisse ses dernières volontés.

*Le piano jouit.*

LE VIEUX : J'ai tiré. Deux fois.

*Le Nain frappe le clavier mais le clavier est muet. Aucune lumière ne jaillit.*

*C'était l'hommage du piano.*

LE NAIN : Le froissement des ailes que ça a fait au dessus de moi.

LA SOPRANO : Sa belle tête explosée en mille éclats.

LE VIEUX : Il a basculé lentement, les bras écartés, et il est tombé.

LE NAIN : La voiture a percuté un pigeon à peine envolé. Il est resté seul au milieu de la rue, tournoyant sur lui-même, ailes ouvertes, comme une toupie ensanglantée. C'est le seul réflexe qui lui restait.

*Noir d'époque. Noir caillé. Café bouillu café foutu. Le vent du Nord se paye une tornade. S'il ne faisait pas noir comme dans le cul d'un nègre on verrait la baie voler en éclats. Pensons à la Baie des Anges, mais noire, où roulerait un océan de cendres.*

## JEUX D'ENFANTS

*Tip-top-tap-top, c'est le bond du jokari sur le sol tassé. Sol-sol, mur. Rebond. Le sol flamand résonne à sa manière, simple et drue, il est midi ou seize heures, ou juste avant. La lumière versée depuis la baie est blanche, subtile et légère comme une robe de Madeleine Vionnet, Il pourrait y avoir de la mousse de champagne dans l'atmosphère. Vautrés dans les fauteuils transat, l'on verrait filer de vaporeux nuages percés de ciel bleu Petit Bateau. D'où vient le vocable jokari ? Nous le rapprochons hardiment de joker. Aux cartes, l'heureux possesseur du joker est libre de lui attribuer une valeur à sa convenance. Usons de cette liberté toute théâtrale, observons La Soprano et son Nain, ou Le Nain et sa Soprano. Ils jokarisent depuis longtemps, fidèles au temps qui leur suce la moelle sans qu'ils s'en rendent vraiment compte. Tip-tip. Tap. On dirait un pivert s'acharnant sur une moisissure d'érable.*

LA SOPRANO : C'est épuisant. C'est énervant. Enfin tu sais, l'élastique. Quand va-t-il se rompre ?

LE NAIN : Beaucoup de fouillis dans la maison, beaucoup de foubi dans la tête.

LA SOPRANO : Fourbi. Pas foubi. Fourbi.

LE NAIN : Phobies. Beaucoup de phobies dans la tête.

LA SOPRANO : Agoraphobie. Aérophobie. Anémophobie. Agiophobie. Arthérophobie. Amorophobie. Adéquaphobie. A...

LE NAIN : Halte !

LA SOPRANO : C'est ça : haltophobie.

*Avec à-propos, La balle du jokari est restée coincée dans le chambranle de la baie. Comment résister au hasard quand il s'est mis en route ? La Soprano se penche, essaie de récupérer la balle bleue - dure et souple à la fois, en caoutchouc d'Indochine. Elle rate son coup, persiste en tirant sur le fil. Tendue à l'extrême, un élastique n'est plus élastique. Pourvu qu'on s'accroche, il se rompt, libère les forces rondes et folles de la balle qui ricoche, vagabonde au gré de ses rebonds sur les murs et le sol flamands. Son énergie finirait par s'atténuer, il suffirait d'attendre qu'elle s'immobilise sous le piano ou ailleurs.*

*Alors d'un seul geste, la balle rejoindrait la main, l'élastique et la raquette. Il en va ainsi pour l'être humain : livré à ses forces vives, il caracole, s'enlève, piaffe et s'endort où il faut - pourvu qu'on lui laisse l'illusion de l'envol et du jeu gratuit -. Mais non : La Soprano se précipite sur la balle, la balle lui échappe. A moins qu'elle ne s'arrange pour qu'elle file entre ses doigts effilés en l'envoyant à l'autre extrémité de la pièce flamande.*

LA SOPRANO : La balle est dans l'autre camp.

LE NAIN : La bite est dans l'autre con.

*Avec une belle fougue Le Nain et La Soprano se jettent au sol pour attraper la balle qui suit la mauvaise pente et semble se rire de leurs efforts. Ils rampent très lentement en se regardant. Qui le premier va saisir la proie ? La Soprano s'empare de la balle, elle referme ses phalanges blanchies par l'ombre des salles de concert. Au creux de sa paume droite cette dureté molle est très évocatrice.*

LE NAIN : C'est le trou de balle.

LA SOPRANO : Balajo. Baladant. Bandonéon.

*De la main gauche, elle tricote la main gauche du Nain.*

LA SOPRANO : Tu sais ce que c'est le bandonéon ?

LE NAIN : C'est quand on bande au néon.

*De la main gauche elle plaque au sol la main gauche du Nain. De sa main droite, elle fait doucement rebondir la balle de jokari. C'est un moment de ferme douceur où l'autorité est pédagogie.*

LA SOPRANO : Non.

*L'illustration est immédiate : un air de bandonéon s'élève au lointain, fusant dans le ciel discret, nostalgique et serinant.*

LA SOPRANO : C'est Le Vieux. Le fantôme tronche son bandonéon.

*Elle bondit. Elle court. Le Nain court. Ces deux-là font tout de concert comme deux animaux affolés dans l'immensité de l'univers. Est-cela l'amour ?*

LA SOPRANO : Debout morveux, on va jouer à la balle au prisonnier.

*Elle a cessé sa ronde folie, voici qu'elle fourre la balle entre ses seins roses d'émotion.*

LA SOPRANO : A toi de l'attraper.

*L'air de bandonéon se rapproche. Il donnerait presque envie de danser la java. Le Nain n'en a cure, il flambe de désir comme un homme grand et fort. Il avance, bras tendus, avance vers La Soprano qui recule lentement, le plus loin possible car il faut attiser le désir, le plus loin possible de la baie car l'assouvissement du désir nécessite le clair-obscur. Ce qui doit arriver arrive. Son dos heurte un mur avec tant de fougue que la balle de jokari roule à nouveau sur le sol flamand. A désir extrême, réaction vivace : Le Nain ramasse la balle, il la brandit. Son œil étincelle bien qu'il soit rougi par le vent du Nord.*

LE NAIN : J'ai un gage.

*L'idiot entend-il seulement l'air de bandonéon qui se rapproche, le frôle, l'enveloppe ? La chrysalide se referme alors qu'il a l'impression de naître.*

LA SOPRANO : Fais vite Judas, il se rapproche de nous.  
Et son haleine, déjà, m'épuise, avant ses coups.

*Avec quelle lenteur calculée ne glisse-t-il pas la balle de jokari sous la chemise blanche de La Soprano !*

LE NAIN : T'écarter les jambes, la balle retombe. T'as un polichinelle dans le tiroir, t'as un nouveau gage. Alors tu as perdu.

*La java du bandonéon a de plus en plus d'entrain. Elle corne dans leurs oreilles, l'instrument couine dans leurs crânes amoureux. Il va falloir crier pour s'entendre ou ce qui y ressemble.*

LA SOPRANO : Imbécile, c'est toi qui a tout perdu :  
Regarde ce qu'il advient au bout de la rue !

*Elle a de bons yeux, habiles à déchiffrer les partitions les plus baroques. Des croches emmêlées ne la rebutent pas, ni des notes égarées. Elle a de bonnes oreilles aussi, capables de capturer le frottement d'un pantalon de grosse laine contre la vitre ouverte d'une baie. Elle a donc, sur le champ, interprété l'entrée du Vieux dans l'espace flamand. En dépit de l'arthrose, il garde cette manie d'enjamber les fenêtres pour pénétrer chez lui - chez elle ? Comment savoir ? -. Le Vieux joue du bandonéon avec une sacrée vigueur. A peine s'interrompt-il, le temps de pousser Le Nain dans les bras de La Soprano, puis il javase de plus belle. L'instrument valdingue sur sa poitrine.*

LE VIEUX : Je suis venu vous faire danser. Dansez en souvenir des vivants et des morts !  
Dansez ! Le reste, je m'en charge !

*Ô l'infinie lenteur : La Soprano se décolle du mur. Le ralenti permet des effets classiques mais sûrs : elle enlace ainsi son ami Le Nain, puis, d'une saccade, l'entraîne dans la java. La java ne leur fait ni chaud ni froid. Ils ont perdu contact avec le monde en général et celui du théâtre en particulier. Cela a commencé dès que Le Nain a senti la poigne du Vieux, sa bourrade. Cela s'est poursuivi quand La Soprano n'a plus senti les aspérités du mur. Cela s'est confirmé quand la balle de jokari a percuté le sol flamand. Le tout en deux secondes, montre en main. Les sursauts de la balle, confiés à l'ingénieur du son, glapissent dans les haut-parleurs. Le bandonéon, pourtant manié de main de maître, en paraît muet. Noir de crime parfait. Insomnie garantie. Finis les songes.*

## UNE FEMME SEULE

*L'abstraction est un gage d'immobilité. Isoler dans un halo lumineux blanc cru la belle tête de La Soprano répond à un souci d'efficacité maximum. Elle a perdu son corps sur le champ de bataille de l'intimité. Elle l'a dit, l'a prouvé, éprouvé. Elle est seule comme seules les femmes intelligentes savent l'être, même s'il ne s'agit pas d'un choix. A tout instant, elle vit L'Instant dernier.*

LA SOPRANO : Sur la conduite automobile et les bruits de bottes en particulier. Sur l'incidence des carnets de bal restés vierges quand la danseuse ne l'est plus. Sur le maniement des armes en temps de paix. Sur les défilés de haute couture et leur influence sur la société banlieusarde. Sur la paix du foyer après l'avortement. Sur la métamorphose des sens et leurs variations musicales. Sur la décapitation pour refus d'assistance à violeur. Sur la prise de tête et la nécessité de prendre le voile. Sur la fréquence des bains de midi au soleil de minuit. Sur le combat des serviettes périodiques et des tampons hygiéniques. Sur le grabat unisexe comme un cabas. Sur la fréquentation des mosquées par les femmes à barbe. Sur les gourdes de sang et les gouttes de sperme. Sur l'aurore aux doigts de rose en plein hiver. Sur le sursaut et son cerceau. Sur maman et son mari. Sur maman sans son mari. Sur le sacrifice des hôtes de l'air et la joie de s'envoyer en l'air. Sur toi sans loi ni toit. Sur l'alcool avec CD ROM. Sur l'évolution de la technique pianistique en pays andalou. Sur la grâce à Grasse et la laideur d'Hyères. Sur l'inondation à Massy-Palaiseau. Sur la came et le biscuit de Sèvres. Sur la canne des camarades. Sur le glaïeul et son clin d'œil. Sur la nationalité des frontières. Sur l'impact de la pétanque dans le football américain. Sur la berceuse du pin-pon et la perceuse du ping-pong. Sur le catch au Kamtchatka et le pantoum à La Courneuve, beaucoup de choses à dire. Les continents et les sensations dérivent à la vitesse d'un punching-ball. Avec obstination, construisons des façades dans l'espoir qu'elles se lézardent. Etendons les bras, les regards, les lèvres et le reste pour rencontrer un mur, un être humain ou une bagnole.

*S'inscrit ici un hommage silencieux, hanté par le raclement des souliers et des gorges - les spectateurs ressentent la gêne provoquée par l'irruption du silence au milieu de la parole. Ils ont l'impression qu'ils vont mourir alors qu'ils assistent seulement à une pièce de théâtre -. Dieu soit loué, le morceau de bravoure reprend.*

LA SOPRANO : Un peu d'eau froide, la vie ricoche. La vie est une intruse. Une intruse canonée. Une intruse prostituée. Une intruse affamée. Une intruse empoisonnée. Une intruse. Pas d'excuses.

*Exit la lumière, le visage. Un des clous de la soirée se concocte en douce et dans le noir, tandis que le régisseur se tape un café serré pour tenir jusqu'à 24 h. D'abord il y a le silence relatif. Ensuite un joli pinceau de lumière rouge accroche un poing brandi. C'est un poing clos, tassé sur lui-même, bardé de veines et de nerfs, un poing symbolique en chair et en os. Un coupe-chou voltige entre les doigts experts qui interprétaient L'Internationale une heure plus tôt. Un rasoir piqué au Vieux. Piqueté de rouille, a fait la guerre et l'autre guerre, cisailé les couilles, les tétons, les jugulaires, les jarrets. Le coupe-papier de l'Histoire. Jamais vu sur scène. Un glaviot d'acier. Les crapules traînent ça jusqu'à leur tombe, puis d'autres doigts les récupèrent, ça peut toujours servir. La preuve. Le chant du cygne maintenant : La Soprano s'entaille les veines du poignet droit toujours brandi.*

LA SOPRANO : Statue de la Liberté.

*Ce serait drôlement bien qu'elle chante. Simple proposition qui ne figure pas dans le contrat de La Soprano. Chante, Soprano, chante la liberté, statue dont le sang ruisselle. Ce serait mélo ? Tant pis. Exceptionnellement, il n'y aurait pas de noir, seulement une lueur de salle d'attente. La Soprano descendrait dans la salle pour humer les spectateurs, elle s'assiérait à côté d'eux. Ce n'est pas révolutionnaire, mais terminer une séquence par une métaphore est délicat.*

## ENTRE HOMMES

*Du rythme ! Un rythme mâle de péripatéticiens sous le disque rouge du soleil : Le Vieux enlace de son bras droit l'épaule du Nain. Le Vieux a beau ne pas être immense, la différence de taille accentue celle de l'âge. Comment, ainsi, avancer sous les portiques de la philosophie et des bons conseils sans paraître ridicules ? Nos hommes ont opté pour une marche tantôt ralentie, tantôt accélérée. On avance doucement, deux petits pas comme à la valse, puis on persévère exagérément vite sans pour autant galoper. Il s'agit peut-être d'un ballet, d'un divertissement. Le gilet pare-balles sautille au vent. De l'autre côté de la baie dont il conviendrait de nettoyer les larges vitres, l'astre du jour progresse à vue d'œil. Tandis que les mâles bivouaquent et devisent, le solstice d'hiver bat son plein de l'aube au crépuscule. Les heures s'écoulent, c'est déjà la presque nuit.*

LE VIEUX : ...Il n'y a pas d'exemples heureux, non, pas d'exemples de ce genre-là, même en astronomie - et je m'y connais. Ça va à vau-l'eau. Les nébuleuses se rentrent dans le lard, les galaxies se bouffent. On se croirait ici, avec les volcans, les femmes et les séismes. La durée inégale de la boîte à singeries dépend du climat familial et politique. L'état des mœurs en dépend, dont nous dépendons aussi. A la fin - je résume - tout rentre dans l'ordre. Je suis à ma place. Tu es à ta place. Si tu veux ma place viens la prendre. Struggle for life, is'n'it ? Uranus a un diamètre équatorial de 50.800 kilomètres, une masse valant 14,6 fois celle de la Terre, un volume valant 67 fois celui de la Terre : sa révolution sidérale est 84.078 ans et la durée de la rotation sidérale (rétrograde) à l'équateur 10 heures 42 minutes. La température moyenne au dessus des nuages est d'environ - 210° C, mais elle est plus élevée à haute altitude. Père de Cronos, de l'Océan et des Titans, il a une gueule verdâtre bourrée d'hydrogène, d'hélium et de méthane. J'aime beaucoup les autres, j'ai toujours aimé les autres, mais je n'ai jamais dépassé les limites saines. C'est pourquoi je suis encore en vie. En vie, en forme, et je le prouve.

*La preuve c'est le revolver du Vieux. Il le tire d'une poche de son gilet pare-balles et le brandit. On est entre guerriers : Le Nain n'a donc pas bronché. Le Vieux rengaine l'arme d'un air gaillardement guilleret.*

LE VIEUX : Je passe et je repasse dans ma vie, déposant des crottes et des galons, des baisers et du blé, du sang et des larmes. S'il n'y avait pas les femmes, notre vie serait un fardeau, un frein, car elles sont meilleures que nous et nous le rappellent chaque nuit. Il n'y a pas de limites à la vie. Vénus apparaît recouverte d'une épaisse couche de nuages

jaunâtres réfléchissant environ 11% de l'énergie solaire ; le sol de Vénus qui comprend des cratères, des volcans et de longues dépressions est couvert de cailloux sombres et d'éboulis. La température au sol est de 470°. La Vénus de Milo est une statue antique d'époque incertaine. Il faut engendrer. Pensez aux millions de spermatozoïdes et aux milliards d'étoiles. Si j'avais l'estomac plus solide, je serais saoul du soir au matin. Mais l'estomac veille au grain. Avec de l'estomac et des insomnies, tu avances dans l'univers. Avoir de l'estomac. Les choses qui t'échappent, laisse-les sans remords. Beaucoup de livres, de films et de CD ROM évoquent la question. Quand tu auras l'âge de tes artères, si tu n'es pas aveugle, tu les consulteras. Si tu es borgne, crève-toi l'autre œil, étend les bras : tu finiras par rencontrer l'autobus qui t'écrasera. Je te dis cela pour ton bien qui n'est pas le mien, loin de là et au-delà de là. Je te dis cela d'ici-bas. La Vénus de Milo est au Musée du Louvre ; elle a perdu ses bras.

*Le disque rouge du soleil est de plus en plus rouge - à moins qu'il ne donne dans les oranges embrasés -. Il s'apprête à se coucher derrière les vitres douteuses de la baie. Pourquoi un sol flamand, brillant et hygiénique ne se refléterait-il dans des carreaux poussiéreux et ponctués d'excréments de mouches ? Le Vieux pousse un soupir, sa poitrine blême et velue soulève le gilet pare-balles. Ce réflexe mystérieux s'est renouvelé des millions de fois sans que leur locataire y prenne garde. Et pourtant son bail vient bientôt à échéance, dénoncé sans préavis par un propriétaire anonyme et féroce. Pour l'instant les poumons du Vieux ont encore la jouissance de lieux douteux. Il peut rêvasser aux beautés hivernales qui tapissent l'horizon. Sent-il seulement la menotte du Nain ? Elle déboutonne son gilet pare-balle. Maintenant, Le Nain pose l'oreille sur son sein mâle.*

LE NAIN : Cinquante pulsations minute.

*Cramé : la chaleur du projecteur fait fondre le filtre qui assurait un coucher de soleil serein. Noir.*

## AU FOND DU LIT

*Avons-nous déjà parlé de piano à queue ? C'est un piano à queue, à la rigueur un demi-queue, Le quart-de-queue ne fera pas l'affaire - ou alors La Soprano et Le Vieux devront se tasser, ce qui nuira à l'effet d'abandon total qui habite leur sommeil -. Car ils songent, allongés sur le piano avec l'aisance des habitués des prairies d'altitude. Il suffit d'une mouche, de l'aile d'une alouette vibrante d'enthousiasme dans l'air pur ; il suffit d'un nuage du petit matin, semblable à celui qui teint la baie : ces minutieuses métamorphoses déclenchent des signaux. Les antennes de La Soprano les reçoivent, les décryptent. Aussitôt elle se soulève, s'étire, bat des paupières et contemple Booz endormi,*

LA SOPRANO : Plus de peur que de mal : cette fois encore

J'ai rêvé d'une jupe en tweed qu'il fourrait - mon corps

S'en souvient.

Il aime le bon chic bon genre,

S'en donne à cœur joie. Si les femmes montrent leurs

Coudes, les hommes montrent leurs couilles.

L'évolution se propage à coups de gendres.

Beaux songes où l'amant joue du rossignol

Quand sa cousine, nue, bat la casserole.

Mais toi qui ronfle, toi qui souffle et pète

Quand je m'envole aux fins fonds des tempêtes,

Voici venue l'heure de serrer la ceinture.

Ah oui : comme je te réglerais ton compte !

Ah non ! comme je te sifflerais un conte !

Et ta zizine t'emporte au diable vauvert où n'y a ni rouble ni roc ni

con ni couvert.

*Sans préméditation apparente, La Soprano réunit entre ses lèvres pulpeuses l'extrémité d'un majeur et d'un index - et elle siffle, elle siffle de toute la vigueur de ses poumons de championne -. Booz sursaute, lance à sa Ruth :*

LE VIEUX : Ta gueule, bourriche.

*C'est envoyé. Puis il se rendort. Le divertissement se poursuit - car il s'agit d'un intermède, le metteur en scène devra en tenir compte -. Le divertissement, donc, continue avec l'irruption chaloupée du Nain, Il transporte avec amour un de ces seaux hygiéniques en métal émaillé qui ont*

*fait le bonheur de nos campagnes longtemps après les guerres. Quoiqu'on prétende, le confort existait, roboratif. Le Nain dispose le seau au pied du piano. Avec quelle politesse il ôte le couvercle ! On dirait qu'il soulève son canotier sur les planches, à Deauville. Et elle qui descend d'une calèche tilleul guidée par la main droite d'un galant empressé. Elle s'assied comme un nourrisson et la chemisette blanche recouvre l'émail jaune jusqu'au sol flamand. La pudeur est sauve pour l'instant.*

LA SOPRANO : Parfois l'onde vient naturellement, sans interruption. Aucune censure, une chaleur ronde. Parfois des zakrouskis, des cascades mutines.

*Elle se lève, tapote avec des gestes charmants sa chemisette ; et voilà que s'élèvent, magnifiés par une prise de son à la hauteur, des tintements sans équivoques ; giclées continues puis discontinues sur le métal. Cela vient après que La Soprano se soit levée du seau jaune cerclé de vert pour escalader le piano. C'est la mémoire qui gicle, pas autre chose, tandis que Le Nain entame une pavane avec le seau préalablement rechaapeauté. Toujours Deauville. La mémoire du Nain, d'où tout s'effondre, où tout s'affronte : les collines virginales et moussues, les biches bondissantes parmi les dahlias, les blennorragies et les taillis hermétiques. En attendant, la pavane et l'intermède suivent leur course. Un duo fredonné est vivement conseillé :*

LA SOPRANO et LE NAIN : Fas-fas fastueuses.

Cha-cha-chatouillantes.

Ré réréminiscentes.

Ra-ra ramonisantés.

Ca-ca cacaphonantes.

Su-su suffocantes.

Sa-sa satinantes.

*A ce stade tout est possible. Faisons confiance à l'imagination, au sens du rythme des comédiens, Nathalie Bragga et Georges Kuttack ; du metteur en scène, Ludovic Cineas ; de l'éclairagiste, Rachid Mouma ; des machinistes, Paul et Loïc Delacroix, deux vrais jumeaux ; du régisseur son et lumière, l'Alsacien Pierre Ligue ; et de la très talentueuse et trop modeste costumière, Armande Pershing - sans omettre Miguel de Rivero et Olga Say, les dramaturges, ni bien sûr Jérôme Klimski, débarqué du Mexique, scénographe, plasticien et chorégraphe, amant dès vendredi prochain de notre Soprano -. Le travail théâtral est une collection de talents. Le travail théâtral est un acte collectif et sacré. Le travail théâtral a besoin de sensations fortes, de public, fût-il clairsemé, et de subventions étoffées. Pour la suite et la fin de l'intermezzo, La Soprano, juchée sur le piano - un oiseau blanc sur sa branche -, se penche sur son Vieux dormeur. Avec Le Nain on s'amuse bien. On joue au chirurgien. Quand La Soprano était nymphe, ses parents lui disaient : "Avec les doigts que tu as, chirurgienne ou pianiste tu seras". Après, elle a choisi sa voie, la voix, mais ses études dans les conservatoires l'avaient d'abord poussée vers le piano à queue. Elle a toujours eu des regrets médicaux, tout cela l'a menée au spectacle. Quel plus splendide spectacle qu'une table d'opération ? Nul quartz de 3.000 watts n'égale la beauté de l'éclairage d'une salle d'op. Et les acteurs - tous*

*masqués, gantés, si précis dans leurs gestes, la sobriété de leurs paroles ! -, quels acteurs, dont dépendent la vie et la mort ! Et les patients, dociles, conviviaux spectateurs. Et le décor. Et les coulisses. Et les frissons. Les drames. La sensualité exacerbée par la peau gansée de caoutchouc ultra fin et sensible, de sang et des liqueurs amères du corps. Nous savons tous ce qui se passe après l'éviscération, le sciage, le ponçage au laser et l'extraction au bistouri sous microscope et sur écran téléguidé : quelle lascivité s'empare des membres libérés des blouses, des lèvres détachées des masques. La version proposée ici est infiniment édulcorée. La Soprano est une jeunette, son Nain un de ces putti qui font la joie des tabernacles baroques. La Soprano est enfin chirurgienne, son Nain toujours son assistant. Le Vieux est en cours d'opération. A quoi rêve-t-il tandis qu'ils se penchent sur lui ?*

LA SOPRANO : Serre-joint.

LE NAIN : Tour de main.

LA SOPRANO : Traduttore.

LE NAIN : Tradittore.

LA SOPRANO : Mon cœur.

LE NAIN : Tournevis.

LA SOPRANO : Modernité.

LE NAIN : Borgia ! Franco ! Salazar ! Sardanapale ! Beria ! Une harde aux trousses. Scalpel. Dormir, rêver peut-être. Bistouri. Coupez carotte !

*Mots brefs et peu glorieux qu'un chanté-parlé et quelques trilles pourraient anoblir. Pour mémoire : Le Nain enlace toujours d'un bras ou l'autre le joli seau campagnard. Son rôle d'assistant bistouri ne le dispense pas de danser la pavane jusqu'à ce qu'il en ait marre, que la tension ou l'ennui des spectateurs soient imperceptiblement perceptibles - les acteurs ont ça dans la peau, que le public décroche, s'accroche, se raccroche aux éclairages ou au décor, ils le sentent illico et rompent comme il le faut. Ce n'est pas du cabotinage, c'est l'âme communicante du théâtre qui s'élance. Et c'est pourquoi Le Nain interrompt sa pavane là où son hypersensibilité l'a conduit : devant la baie ouverte par laquelle il balance les eaux usées de la chanteuse. Il peut ensuite utiliser le seau à la façon d'une caisse claire de fanfare enfantine. Il doit gueuler :*

LE NAIN : Tue ! Tue !

*La Soprano brandit ses deux poings au dessus de sa tresse ou de sa chevelure éployée et les abat de*

*toutes ses forces féminines sur la face du Vieux. La rage décuplant ses muscles, il ne devrait rester qu'une bouillie. Ce n'est pas du Grand-Guignol. C'est du sérieux, du règlement de compte copulatoire et politique, du tragi-comique. La Justice ayant abattu le Crime se retire dans le noir. De toutes les sortes de noirs, le plus efficace au théâtre est un bleu-nuit. Il convient à merveille. C'est dans le bleu-nuit que se coupent les smokings lin et soie de chez Smalto. Ils absorbent le corps, le dissolvent avec désinvolture et prédisposent à l'entracte. Les entractes permettaient l'entrée des dinars dans la caisse des théâtres privés. Ils n'ont plus lieu d'être dans une salle subventionnée par la raison d'Etat. Le noir n'est donc qu'une transition qui permet au Nain de s'éclipser, à La Soprano de s'allonger sur son Booz rescapé, à la sixième séquence de se profiler, au terme d'un délicat glissando de lumière rougeoyante.*

## TOUJOURS AU FOND DU LIT

*La lumière s'agite encore un peu avec un tremblement d'icône - ainsi au fond des églises de la vieille Russie, vacillent les figures angéliques au rythme des prières chuchotées par la masse confuse des fidèles -. L'action se passe sur le piano si noir et si luisant que la moindre chevelure s'y reflète, surface où l'on aimerait voir glisser les désirs et les utopies les plus en avance sur le siècle. Crûment, La Soprano est toujours allongée sur Le Vieux. Et le bougre la serre avec toute la violence dont sont capables ses bras décharnés. Idem de sa jambe droite qui coince le mollet gauche de sa Ruth. Il a pratiqué le judo, le corps à corps dans les champs de bataille, la lutte dans les Conseils d'administration fut utile aussi.*

LE VIEUX : Quelle infection. Le trou, longtemps après, entre ses jambes, puait encore, Il ne restait plus que ça.

LA SOPRANO : C'est la vie.

LE VIEUX : Un charnier. Et tout le monde aime ça. Vous aussi vous aimez cela.

LA SOPRANO : J'ai déjà tué des chatons.

LE VIEUX : Vous pourriez faire beaucoup mieux, j'en suis certain. Vous pourriez faire un enfant.

LA SOPRANO : Avec vous ?

*Elle éclate de rire, un de ces rires qui vous figent et coupent les effets de l'homme le mieux pourvu par la nature. Mais Le Vieux, pour en avoir entendu d'autres, a du sang-froid - plus l'humour nécessaire à la survie de ceux de son espèce -. Il connaît la souille et les égouts. Il ne craint ni le ridicule ni les châtements. Un ciel rouge qui prédispose à l'apocalypse ne l'indispose pas. Aussi réplique-t-il sobrement :*

LE VIEUX : Pourquoi pas ? On serait englué à la vie a la mort.

LA SOPRANO : On le fabriquerait au bord du trou.

LE VIEUX : Non. Dans le trou. Bien au fond du trou.

*Et pour lui prouver son affection, il l'enserme si fort qu'elle en gémit.*

LE VIEUX : Vous avez envie d'avoir un enfant, c'est de votre âge.

LA SOPRANO : Mon âge, c'est de vivre loin de vous.

LE VIEUX : Ça c'est impossible.

*Et il lui serre le kiki, et elle gémit tant que cela l'excite au plus haut degré. C'est un des mystères de la nature de conjuguer violence et pornographie. Parlez-nous encore des incongruités de l'amour.*

LE VIEUX : Vous voyez bien que c'est impossible.

*La proie essaye de se dégager. Elle est costaude, ses bras ont l'habitude de manier le piano et les valises d'hôtels en palaces, et les amants aussi. Mais là, elle ne peut rien. La peur est au rendez-vous, qui distille son acide dans chaque fibre des muscles longs et rose vif.*

LE VIEUX : Vous me quitteriez ?

LA SOPRANO : Oui, oui, oui, et pour toujours !

LE VIEUX : Alors allez-y.

*Le Vieux écarte les bras et sa patte de cigogne. La Soprano se redresse. Comme l'air là-haut est bourré d'oxygène ! Il suffit de respirer à fond. Encore un peu et l'on chanterait. Mais Ruth a cessé de pouvoir gonfler ses poumons sans Booz. Le Vieux est si vieux qu'elle ne peut plus se passer de sa présence exigeante. La pourriture attire les belles et jeunes fleurs. Pensent-elles seulement qu'elles se faneront ? L'humus a besoin de leurs soins dévoués et précieux pour donner naissance aux jeunes pousses. La Soprano retombe contre la poitrine blanche semée de champignons. Et Le Vieux-La-Tendresse lui gratouille la tête, lui caresse sa nuque d'aristocrate.*

LE VIEUX : Là, mon petit, là... Vous êtes coincée et vous en redemandez. Vous creusez le trou et je m'y enfonce. C'est tellement plus simple. Je vous encule, mon petit. Jusqu'à la garde.

LA SOPRANO : Faites-le. Faites-le vraiment. Ça vous soulagera. Ça vous renseignera sur le sexe des anges.

LE VIEUX : Pas la peine.

*Noir. Le noir animal, provenant de la calcination des os, possède un pouvoir décolorant. Plongé dans le noir, un corps de femme donne l'impression de l'obscurité. Le noir absorbe intégralement toutes les radiations qu'il reçoit. C'est un nœud coulant qui vous pend la moindre espérance. Sauf qu'un miracle est toujours possible. Il suffit par exemple qu'une rafale de vent du Nord ouvre un panneau de la haie, suivi d'un effet bœuf, genre arc-en-ciel. Immédiatement, Le Nain enjambe la baie. Dans les coulisses dépourvues de fenêtre et d'air conditionné - donc dans une atmosphère empuantiée de transpiration, de poussière sèche et de fard,*

*il a revêtu sa tenue de Soprano miniature, la chemisette blanche. Il s'agenouille sur le sol flamand, très loin du piano superbe auquel il tourne le dos. Le Nain est face au public. Merci à la régie lumière de le pincer dans une poursuite de trois KW. C'est un ange. Il tient beaucoup à ce passage, qui le voit seul, sans ses confrères, tenter de passer la rampe avec un texte bref, un rien putain. Le comédien a consulté une lourde iconographie fournie par les dramaturges : L'Annonciation au fil de l'histoire de l'art. Finalement, il y va d'instinct. Les recommandations du metteur en scène n'ont servi à rien ; le metteur en scène a fini par hausser les épaules en attendant que les cinq lignes se passent, et leurs simagrées.*

LE NAIN : Je vous salue Marie pleine de trous. Le Seigneur est derrière vous. Vous êtes pénis entre tous les trous, et Judas, le fruit de votre trou, est béni. Sainte Marie, merde au trou, priez pour nous pauvres baiseurs, maintenant et à l'heure de notre trou. A merde.

*Le mieux serait que cette prière de potache soit marmonnée, que l'attention du spectateur soit distraite par une montée de lumière suivie d'un noir au niveau de "Sainte Marie" - difficile à négocier avec le comédien. Lui dire qu'une voix dans le noir est un effet très beckettien ? Et passons aux choses sérieuses de la vie.*

## LA NUIT DE NOCES

*Un enchantement. Les murs et le sol flamingants ont disparu. La terre profonde est à nouveau labourée. Les champs de bataille connaissent aussi leurs labours, aspergés de sperme et de sang, de lambeaux de peau ratatinés que les mulots se disputent dans l'obscurité. Il existe chez Pronuptia de spectaculaires robes de mariées. Peu coûteuses et calquées sur des patrons de qualité décente, elles conviennent à une production au budget limité. La costumière l'adaptera aux formes voluptueuses de La Soprano. Pourvu qu'elle ait une traîne, c'est tout ce qu'on demande. Bien blanche sur la terre brune. Bien longue sur la terre. Vive la mariée ! Ni riz ni dragées. Ni ces ridicules pétales de roses en papier pas même crépon. Notre chère mariée attendait ce samedi seize heures avec impatience. La voici servie ! Au premier plan comme si elle était devant l'autel du Bon Dieu, dans une église romane à peine restaurée. Et elle n'est pas seule. Avec sa fierté de haut dignitaire décoré et redécoré, mais qui n'arbore qu'une rosette, Le Vieux est pendu à son bras ganté de simili soie. Lui, c'est au bon vieux chic ; une vareuse bleu horizon de la Marne, de la Meuse, de l'Artois et des morts. Souvenez-vous de nos aïeux avalés par les champs d'honneur. L'hommage est discret mais certain. Il est plus efficace qu'une fresque, plus sérieux qu'un film en cinérama. Les coloris fanés sont d'une inépuisable richesse. Pas la peine de bandes molletières. Au bout de la tranchée, Le Nain monte la garde. Dans le soleil brouillé, on distingue l'essentiel de sa silhouette de bientôt jeune marié : un frac, un haut-de-forme. Clinquant. Briqué. La coiffe le hausse vers le ciel. Il est très loin de sa promise et du mentor d'icelle. Ces deux-là avancent de trois pas dans sa direction, puis reculant de deux - rythme déjà ébauché ailleurs dans la pièce, le critique y verra la patte du metteur en scène -. L'extrême lenteur de leur progression est liée à la solennité du moment. On n'aborde pas les choses graves de l'existence à la vitesse grand V - à moins d'être inconscient -. Ici, personne n'est inconscient, pas plus le brouillard artificiel soufflé par un fumigène adéquat que La Soprano souffrant d'un durillon excité par les chaussures en croûte de cuir raide et blanche. La terre brune elle-même, si elle était vraiment terre et non vermiculite peinturlurée à la bombe, tacherait les souliers de la mariée. Le théâtre est un ersatz jusques au fond des crânes. Au lointain, côté jardin évanoui, Le Nain patiente. Ses mains se crispent en serrant derrière son dos des gants beurre frais, pur chevreau : le comédien a tenu à porter les gants de son mariage personnel - d'autant qu'il a récemment divorcé -. Il revit la cérémonie et souffre d'avance. Il ne devrait pas investir sa propre vie dans une sale histoire.*

**LE VIEUX :** Tout est affaire d'habitude. Au bar comme au lit. Tu es une fille solide en dépit des apparences.

*Silence. Le brouillard s'élève et chagrine les âmes.*

LE VIEUX : Comme je suis ému.

*Il donne une claque sur les fesses dodues de La Soprano.*

LE VIEUX : Comme au bon vieux temps.

*A la scène comme à la ville, La Soprano a en horreur la vulgarité : elle tente de s'échapper. Mais où filer ? Je suis une biche aux abois, les taillis sont bourrés de crocs acérés, l'horizon habité de fusils à deux coups. La chasse, bientôt la curée, le curé. Aussitôt Le Vieux la rattrape cruellement par le bras. La voilà marquée pour la nuit de noces. Il pince, le salaud. Et ne pas manquer le rythme - trois pas devant, deux pas en arrière -. Chaussures de merde.*

LE VIEUX : J'aimais beaucoup te donner la fessée quand tu étais petite. Tu avais de si jolies fesses à fossettes.

*Le brouillard progresse et gagne la salle, les spectateurs toussotent. Prière de hausser la voix d'un cran sinon cela va se terminer en charivari.*

LE VIEUX : Tu sais bien que nous devons tous mourir un jour ou l'autre. C'est fatal.

*Silence de plomb. Toujours les obsessions du vieux renard.*

LE VIEUX : Tu te pencheras sur mes vieux jours. Dans la vie c'est donnant donnant. Je te donne la vie, tu me donnes la tienne. Et on trinque.

*Silence.*

LE VIEUX : Je ne dis pas ça pour t'encourager, mais pour voir la réalité en face. Je guette tes moindres tressaillements.

*Ce moment est propice aux épanchements, à condition qu'ils soient rapides : l'heure des noces n'attend pas. Des larmes aux yeux, Le Vieux sort une fiasque de la poche gauche de sa vareuse 14-18. Il s'agit d'un récipient patiné par les ans et l'usage. De l'acier recuit qui transitait de poilu en poilu dans la boue des tranchées, mais il a servi à des usages moins nobles. Enfoncé dans le vagin d'une prisonnière pendant une guerre coloniale. Il s'agit d'un exemple. Le Vieux ne pense pas au passé, son cerveau reptilien y songe pour lui. Mais qu'est-ce que la pensée ? Ici, rien. Le Vieux tend la fiasque à la fiancée.*

LE VIEUX : Bois un coup.

LA SOPRANO : Non.

LE VIEUX : Au moins, je t'aurai fait parler. Si on peut dire.

*Avec quelle rapidité il porte le goulot entre ses dents ébréchées ! Ces hommes-la ne font pas de quartier. Ils savent prononcer les toasts qu'il convient. Le comédien a souhaité de l'authentique eau-de-vie de prune roumaine. On a acquiescé en haut lieu. Un coup de pouce ne coûte pas cher. Si les caprices des comédiens s'arrêtaient ici, la pièce marcherait comme sur des roulettes. D'autant que, sitôt enfilé sa rasade, l'acteur se détourne habilement et se vaporise le gosier à l'aide d'un pulvérisateur d'haleine fraîche scotché sur le flanc de la fiasque. Ce n'est pas sorcier, les spectateurs embués de fumigène n'y voient que du feu et La Soprano évite un souffle alcoolisé. Elle a cessé de boire, fusse après le spectacle, dans les gargotes où, jusqu'à l'aube, festoient admirateurs et théâtraux. Ceux qui pensent : "les comédiens ne boivent que de l'Evian en scène", se trompent. Certains, mâles ou femelles, boivent avant, pendant et après la représentation. Nous connaissons des acteurs de grand talent qu'il faut aller chercher dans les brasseries, soutenir en coulisses. Pourtant sitôt en scène, ils brûlent les planches comme des athlètes. Puis cela procure des petits boulots aux assistants du metteur en scène. Stagiaires, ils découvrent les recoins de l'âme sacrée du théâtre, et on leur dit : "estimez vous heureux qu'ils ne se piquent pas". Quelle intensité d'émotions. Le Vieux a repris son souffle pur. Rempochant la fiasque, il est guilleret pour déclarer :*

LE VIEUX : Tout à l'heure, il ne faudra pas dire non.

*Ici, il peut rire. Cela vient tout seul.*

LE VIEUX : Plutôt oui que non. Comme au bon vieux temps. Tu te souviens de la poésie que je t'apprenais : "Tagada oui oui oui. Tagada oui mais non" ? Tu étais mignonne, assise sur le pas de la porte, avec tes petits genoux serrés que j'écartais doucement. Après tu pissais. Après tu avais la fessée.

*Le Vieux prend son temps. La brume accentue les nostalgies au point des les rendre poignantes. La sexualité n'est jamais sommaire. Ce qui a été ne sera plus.*

LE VIEUX : L'essentiel c'est d'accepter. Après on se débrouille.

*Ce qui est. Voilà ce qui compte pour les hommes de combat.*

LE VIEUX : Dépêchons-nous, on va être en retard. Il ne faut pas le faire attendre, n'est-ce pas ma belle ?

LA SOPRANO : Non.

*Les femmes vivent l'instant avec une intensité que le mâle le plus sensible est incapable d'imaginer. Chante ta négation, pauvre Soprano, chacun vivra ton oui vrillé au cœur du non. Mais il est déjà trop tard. Violence physique. Le Vieux pousse la fiancée jusqu'au Nain. Tout le monde jaillit de la tranchée. A l'assaut, baïonnette au canon. Le Nain n'est plus une silhouette de carton-pâte, une de ces effigies de gendarme plantées sur les autoroutes belges pour terroriser les chauffards. Ecce*

homo. *Voici l'homme en chair en os. Voici ta femme tout à l'heure. Elle te prend le bras, vous n'aurez pas le droit de vous décrocher à la moindre fantaisie. Le Vieux ringard s'autorise un dépassement de rôle : il retire le haut-de-forme du Nain, le lui place sous son bras gauche. Voici Le Nain bien engoncé. Un chapeau à gauche, une femme à droite, comment avancer dans la vie ? L'église carillonne. Le sacristain est payé pour ça. Déjà les rayons du soleil percent le brouillard. C'est la jungle. L'ennemi est partout - il s'agit là d'indications distribuées par la direction d'acteurs : "vous avancez dans la purée de pois et vous débarquez dans un vitrail" -. Le Vieux est fier de son œuvre. Il dispose la traîne de la future. Élégant serpent. On n'a pas lésiné sur la gaze. Elle se soulève à la brise des ventilateurs. L'assemblée est à la fois émue et émoustillée. Tant de voilages qu'il faudra bientôt nuitamment dévoiler. Le carillon carillonne à pleine volée. Le haut-de-forme menace de glisser. Le Nain resserre son étreinte sur le feutre luisant. Le Vieux prend du recul pour contempler le tableau. Les vrais artistes savent à quelle seconde il faut savoir clore l'œuvre, et quels regrets s'attachent à cet instant.*

LE VIEUX : L'essentiel c'est d'être exact. Elle va dire exactement oui, il va dire exactement oui.

*Une minute de silence factice. La durée du silence est fonction du climax des détenteurs de billets. On écourte, on prolonge. Question de flair. Celui du Vieux est mémorable.*

LE VIEUX : Ils vont s'embrasser devant Dieu et les hommes. Ils sortiront sous une pluie de dragées et d'orgue. C'est une affaire qui roule.

*Qui roule dans la nuit. Le Nain a peur - toujours son divorce - . Ça trotte dans la tête. Et le partage des biens, et le corps réclamant son dû. Assez de frustration, pense-t-il. Et son défunt mariage qui fut si beau. La messe concélébrée. Trois prêtres, dont un chanoine gâteux. Et les rayons du soleil quand elle prononça le oui je veux être à toi. Basta. C'est le moment d'enlacer La Soprano. Elle se baisse. Les projecteurs avaient percé timidement la brume. Ils baissent aussi. La Soprano pense à la séquence suivante, la dernière, à la robe qui lui colle à la peau. En dépit des anti-transpirants, La Soprano sent fort. Le Nain hume cette odeur maintenant familière. La promiscuité théâtrale offre des avantages ou des inconvénients - selon -. Mais s'accroupir en tension, risquer une crampe, s'énerver à tout le moins, la chanteuse n'aime pas cela : elle attend avec impatience le noir libérateur et respecte à la lettre les consignes : s'effondrer, entraînant Le Nain, dès que le noir s'annonce. C'est fait. En même temps, le haut-de-forme a roulé vers Le Vieux. A lui de le ramasser et de l'aplatir d'un coup de paume. Qui a inventé le chapeau-claque ? Qu'un instrument miroitant, cérémoniel, aussi classe, puisse devenir une galette, voilà de quoi méditer sur l'effondrement qui nous menace toujours.*

*Plus dure sera la chute.*

## MEDITATION APRES LA NUIT DE NOCES

*Primitivement, le texte s'élançait : "Tire un coup, ça soulage". La Soprano s'adressait au Nain. Elle devait être allongée à même le sol flamand rutilant, sa robe de mariée, largement relevée, montrant quasiment ses fesses. Rien de méditatif, au sens traditionnel du terme, qui justifiait le titre de la séquence Méditation après la nuit de noces. La comédienne le souligna au metteur en scène. Afin d'éviter des atermoiements dommageables aux répétitions, les didascalies restèrent sur le carreau. La veille de la générale, pourtant, La Soprano s'allongea sur la terre flamande et retroussa la rayonne blanche aussi haut qu'elle le pût. Son sourire était charmant. Quand l'actrice est bien faite, personne ne trouve à redire à ses caprices. Qu'est-ce qu'une méditation ? Une action intense de l'esprit, une oraison mentale favorisée par une gymnastique entraînant au vide de la conscience. Exclure les désirs médiocres, se métamorphoser en êtres sereins, uniformes, allègres et heureux. Eprouver la félicité, sans pensée discursive et sans excitation. Atteindre la pureté totale et l'imperturbabilité. Dégager la réalité spirituelle sous-jacente aux symboles. Appréhender intuitivement la structure archétypique du monde surnaturel. Evoquer le cosmos, l'animer, non de Dieu, par le feu, les cimetières, les lotus. Je-suis-cela, le corps subtil l'éprouve. Animer l'image du cul. Réguler le souffle. S'identifier au jeu de l'énergie divine. Viande, poisson, alcool, graines, union sexuelle. Seul un dieu peut adorer un dieu. Reproduire l'acte du désir divin qui donna naissance au monde. Plonger dans le chaos de l'impureté et du désordre. Dissoudre ! Om ! La situation est clarifiée : la cantatrice montre ses fesses au Nain, l'actrice aux spectateurs, le spectacle continue, Om ! Le Nain est accroupi devant La Soprano. Sept cartes à jouer sont alignées en arc de cercle devant elle. La chanteuse les a sorties de son bustier, d'un geste ample, accompagné d'un sourire ravageur. Ses quenottes sont blanches, acérées, serties de gencives rose vif. Voilà la bonne santé. Pas un plombage - ou si discret : ils apparaissent quand elle baille à se décrocher la mâchoire -. Sur le champ nous pensons à Carmen, à cause de ce blanc, de ce rouge, de la légèreté des dessous volant au vent, des cartes battues surtout, qui, l'instant d'avant, palpitaient contre son sein. Voici maintenant la phrase litigieuse. Replacée dans son contexte, elle paraît bien innocente...*

LA SOPRANO : Tire un coup, ça soulage.

*...Car les mots s'accompagnent d'une offrande des cartes. Le Nain s'exécute,*

LA SOPRANO : Alors ?

*Le Nain retourne la carte.*

LA SOPRANO : Eh bien, lis !

*Le coup d'envoi de la séquence gagnerait à être vocalisé. La pauvreté des mots en serait éclipsée. Quant au Nain, il lit vraiment ce qui est écrit au dos de la carte. Il lit avec difficulté. Il déchiffre un palimpseste gratté par le destin. Une suggestion : qu'à chaque représentation, le texte soit modifié. Un petit travail pour les assistants, sur la base de symboles simples : l'amour est un combat, l'amour est cruel - mais comment s'en passer ? L'amour est viduité. Ravages de l'amour. On peut broder. Que la surprise du comédien soit à la hauteur, chaque jour, de sa découverte ; que son jeu s'en trouve renouvelé, que le plaisir des spectateurs s'en voit revigoré. Ce soir donc :*

LE NAIN : "Deux lutteurs enlacés sont immobiles. L'un va faire basculer l'autre, le jeter au sol. Pour l'instant, ils s'équilibrent. Derrière eux, un coucher de soleil."

*Un soleil redondant, très rouge, en passe de se coucher, a envahi l'horizon. Il baigne le carrelage flamboyant. La régie veille au grain : sur le jeu d'orgue, le rhéostat coulisse en douceur. L'effet, c'est marqué, doit se dérouler avec "une implacable douceur rompue par la brutalité du jeu". Attention le dialogue qui s'annonce sera chanté.*

LA SOPRANO : Tu prends ou tu passes ?

LE NAIN : Je prends.

*Il pose la carte au sol. La Soprano se redresse, Le Nain se dresse. Que ce qui est écrit s'accomplisse ! Nous sommes en face d'un couple de lutteurs immobiles. Une pratique du judo faciliterait la tâche des comédiens. Quelques rudiments suffisent. Le soleil factice s'assombrit de plus en plus. Quand la pénombre s'impose, La Soprano remporte la victoire : les épaules du Nain touchent le sol luisant. Le petiot se régale autant que sa partenaire.*

LA SOPRANO : A moi.

*Des ombres chinoises, des marionnettes indonésiennes ou crétoises. Peu flatteur pour des acteurs chevronnés ? Ils comprennent que l'ombre confère des vibrations rares à leurs silhouettes. Puis on a assez vu leurs gueules plein feu. L'ombre se reflète vaguement dans le carrelage à la Vermeer. Elle est riche de sous-entendus - nous sommes tous l'ombre d'un*

*quidam - L'œil du spectateur se repose. Il s'habitue à cette étendue d'obscurité causée par un corps opaque interceptant les rayons lumineux. Plus il s'habitue, plus il distingue les subtiles variations amenées par un projecteur à la face. Prêt à lâcher la proie pour l'ombre, il découvre des détails inusités, il perçoit les sons avec acuité, il sent le parfum de la scène et de la vie. La Soprano s'est redressée. Elle tire une carte qu'elle lit en silence. Elle repose la carte. Nous avons le temps. La Soprano soprane. Le Nain est une poupée qu'elle manipule. Elle-même est une poupée qui se manipule. Résultat : la situation décrite au dos de la carte :*

LA SOPRANO : "Deux amants enlacés, immobiles, sont assis, tête contre tête. Ils se caressent le dos. Lequel fera ployer l'autre, lui couchera les épaules au plancher ?"

*Le Nain et sa Castafiore se chahutent le dos. Un petit massage qui fait du bien. Dans la vie, ce serait impensable ! La magie de la scène autorise tous les dépassements. Trop bref instant de plénitude. La Soprano écarte les bras. Elle est vaincue, volontairement vaincue. Il en est ainsi quand une femme se laisse aller jusqu'au sol belge. Le Nain en profite, il la maintient solidement. Mais La Soprano a du ressort ; brusquement, d'un bel élan des hanches, elle agrippe de ses jambes le petit dos du mâle, cela sans que ses épaules de soprano quittent le carreau. Le Nain pressent-il que sa proie va prendre la poudre d'escampette - et l'odeur adorée de surcroît - ? Il claironne, toujours barytonnant :*

LE NAIN : J'ai gagné !

*On gagne sa vie, on gagne à la loterie, on gagne par son mérite, on gagne du terrain, voire le rivage, on gagne le paradis, on gagne à paraître sous un jour favorable ou à être connu, la peur gagne, le froid gagne, l'ennui gagne, on gagne à vieillir et à rajeunir, on gagne une bonne grippe, on gagne du temps, qui perd gagne. La vie est une roulette russe, à chaque coup on perd. Ce répertoire, restreint, pour nourrir la psychologie des personnages. Pratiquée dans de bonnes conditions mentales et physiques, la lutte n'offre que des avantages. Rien de sanguinaire. Pas question d'écraser le nez de l'adversaire, de rompre jambes ou nuque, d'arracher un œil. Si Henry VIII et François I<sup>er</sup> s'affrontèrent au Camp du Drap d'Or, l'un prenant l'autre au collet et lui donnant une attrape ou deux ; l'autre donnant un tour à l'un et le jetant à terre ; si deux souverains donc luttaient comme deux frères, un Nain et une Soprano peuvent cultiver leur corps suivant les règles du pancrace et du théâtre. Tous les coups sont permis.*

LA SOPRANO : C'est ça. Tu as gagné. Tire encore un coup.

*Elle l'enserme de ses cuisses. Plus fort. Plus fort encore. Il étouffe mais tient bon. Il étend le bras droit vers les cartes ; ses doigts accrochent le 7 de cœur et, tandis qu'il suffoque sous la poigne des jambes, la voix off du Vieux dégringole des cintres, distillant les lignes gravées au verso du 7 de cœur. Voix lointaine, effet de labyrinthe garanti par un écho. C'est primaire mais ça marche.*

VOIX DU VIEUX: "Un homme assis regarde son vis à vis debout et prisonnier, lentement englouti par un rêve. La tête du prisonnier atteint le rêve. Il garde les yeux ouverts et disparaît à l'instant précis où l'homme assis ferme les paupières."

*Hop. Le Vieux est de retour, pas rasé, assis sur le rebord de la baie. Une lumière crue le cueille tandis qu'il brandit une carte.*

LE VIEUX: Autre carte. "Chaque fois que le sacripant couche avec elle, il pense à une autre femme. Elle, ne pense qu'à lui. Chaque fois que la bougresse couche avec lui, elle pense à un autre homme. Lui, ne pense qu'à elle. Pourtant ils jouissent ensemble. Au chevet du lit un réveil fait tictac."

*Noir enfin sur le Vieux. Son dernier tictac comme il l'a aimé. Mais les héros ne meurent jamais sans prononcer quelques mots off.*

VOIX OFF DU VIEUX: Carte suivante: "Tu marches sur l'ombre d'un homme enchaîné. L'instant d'après cette ombre disparaît."

*La Soprano s'est levée. Elle est ébouriffée; au sortir du plumard on ne ferait pas mieux. Le Nain est à nouveau debout sur la terre astiquée. Le désordre de ses vêtements évoque un Fragonard. La pénombre est promise aux élégances.*

LE NAIN: "Elle disait brûler d'amour. Il avait peur de se consumer".

LA SOPRANO: "Soudain, dit-il..."

LE NAIN: "Plus rien, conclut-elle".

*Noir.*